

Danièle Dehouve

1992 : « Compter l'argent : Les Indiens de Tlapa (Mexique) », *Annales*, mars-avril, n° 2, p. 315-329.

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

COMPTER L'ARGENT : LES INDIENS DE TLAPA (MEXIQUE)

DANIÈLE DEHOUE

Dans une économie monétarisée, le compte d'argent représente la principale activité arithmétique de la population. Loin d'être passive, celle-ci est le résultat de l'appropriation populaire d'un matériel monétaire produit par l'État : bien qu'à un moment donné la monnaie soit la même pour tous, les différentes catégories socio-professionnelles n'en font pas le même usage et ne comptent même pas de la même façon. Dans le cas du Mexique, on peut se demander en particulier comment les Indiens comptent l'argent, en fonction de la caractéristique de la monnaie du pays, des occasions spécifiques dans lesquelles ils se livrent à des calculs, et enfin des traditions élaborées au cours de cinq siècles de contact avec des cultures européennes.

L'économie monétaire a une longue histoire au Mexique. Dès le milieu du xvi^e siècle, le tribut perçu par la Couronne en numéraire a poussé les Indiens à compter en *pesos*. Le fameux *Codex Sierra* n'est autre qu'un livre de comptes d'une communauté villageoise de la province de Oaxaca datant du premier siècle de la colonisation. Par la suite, le poids de l'économie monétaire n'a cessé de croître et les Indiens ont manié l'argent aussi bien dans le cadre domestique que dans le contexte d'activités publiques telles que la gestion des communautés villageoises ou des confréries religieuses. Ces activités pluriséculaires ont-elles un impact sur les façons de compter des Indiens modernes ? Peut-on trouver dans les pratiques actuelles une « mémoire » des rapports monétaires qui lièrent jadis les Indiens à la société environnante ? La proposition que je soutiens est que, comme bien souvent en ce qui concerne le Mexique indien, la réponse est affirmative et l'éclairage historique permet de fournir une explication à des manières de faire qui resteraient obscures dans une perspective purement synchronique.

Les façons de compter qui fournissent le point de départ de cette réflexion ont été observées dans un village nahuatl de la région de Tlapa (Guerrero), dans le sud-ouest du Mexique, en 1970. Les mêmes observations auraient encore pu être menées durant quelques années, jusqu'à ce que l'inflation frappe le pays

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

dans les années quatre-vingts. A partir de ce moment, on a commencé à compter en milliers de pesos, même lors des petits échanges commerciaux, ce qui a bouleversé les habitudes. Mais à l'époque de l'enquête, les calculs portaient encore sur des sommes modestes.

La désignation des valeurs monétaires

Dans la communauté de Xalpatlahuac qui est étudiée ici, l'argent (au sens de monnaie et non de métal) se dit *tomi*. Lorsqu'un vendeur fait du porte à porte, le protocole veut qu'il demande à voix haute en passant devant une maison : « *cux ticúas pán ?* », « *cux ticúas chile ?* » (« ne vas-tu pas acheter du pain ? ou du piment ? »). Et le refus poli consiste à répondre « *cux tlei tomi !* » (« il n'y a pas d'argent ! »). Or ce terme, ainsi qu'on va le voir, n'est autre que le *tomin* ou *real* qui était une fraction du peso colonial, et qui servait encore à Xalpatlahuac en 1970 à désigner des valeurs monétaires.

La monnaie à Xalpatlahuac (1970)

Il faut distinguer les pièces de monnaie, dont nous allons donner les noms d'usage courant, et les valeurs de référence, obtenues en combinant plusieurs pièces, qui reçoivent également des noms (tableau 1).

TABLEAU 1. — Pièces de monnaie et valeurs de références à Xalpatlahuac (1970)

<i>Pièces</i>	
5 centavos	<i>se quinto</i> (un quint)
10 cts	<i>ome quinto</i> (deux quints) ou <i>matlaclli centavos</i> (dix centimes)
20 cts	<i>sempuali centavos</i> (vingt centimes)
50 cts	<i>nauí tomi</i> (quatre « pièces » ou <i>tomines</i>)
1 peso	<i>se ciento</i> (une centaine)
<i>Valeurs de référence :</i>	
25 cts	<i>ome tomi</i> (deux « pièces » ou <i>tomines</i>)
(1 pièce de 20 cts + 1 de 5 cts)	
50 cts	<i>naué tomi</i> (quatre « pièces » ou <i>tomines</i>)
75 cts	<i>chicuase tomi</i> (six « pièces » ou <i>tomines</i>)
(50 cts + 20 cts + 5 cts)	
1 peso 25 cts	<i>se ua ome</i> (un et deux)
(1 p. + 20 cts + 5 cts)	
1 peso 50 cts	<i>se ua naué</i> (un et quatre)
(1 p. + 50 cts)	
1 peso 75 cts	<i>se ua chicuase</i> (un et six)
(1 p. + 50 cts + 20 cts + 5 cts)	
2 pesos	<i>ome pesos</i> (deux pesos)
(1 p. + 1 p.)	

Les valeurs auxquelles se réfère la population (telles que 25 centimes), obtenues au moyen de la combinaison de plusieurs pièces, ont presque plus d'importance que le simple nom des pièces. Tout se passe comme si l'on ne comptait pas par pièces de monnaie mais par valeurs de référence. Dans les noms attribués à

celles-ci, l'accent est mis sur certains chiffres exprimés en nahuatl (*se*: un; *ome*: deux; *naue*: quatre; *chicuase*: six), qui précèdent le mot *tomi*: en nahuatl actuel celui-ci est traduit par l'espagnol *dinero* ou *monedas* et le français « argent » ou « pièces de monnaie ». Les chiffres présentent la particularité de ne pas être la simple transposition du terme espagnol: ainsi, l'expression « deux *tomi* » signifie-t-elle « 25 centimes ».

Au-delà du peso, les comptes ne présentent plus aucune particularité: on se contente de traduire les nombres en nahuatl; ainsi, 20 pesos se dit « *sempuali* pesos ». La numération se fondant sur des vingtaines, on dira:

- 30 pesos: *sempuali ipan matlactli* (20 sur 10, c'est-à-dire 20 plus 10),
- 40 pesos: *ome empuali* (2 fois 20),
- 50 pesos: *ome empuali ipan matlactli* (2 fois 20 sur 10),
- 60 pesos: *yei empuali* (3 fois 20),
- 70 pesos: *yei empuali ipan matlactli* (3 fois 20 sur 10),
- 80 pesos: *naue empuali* (4 fois 20),
- 90 pesos: *naue empuali ipan matlactli* (4 fois 20 sur 10),
- 100 pesos: *macuili empuali* (5 fois 20) ou *se ciento* (une centaine).

La seule originalité de la numération de ce village réside dans le terme *ipan* (sur, à côté de) qui existait également dans le nahuatl classique mais seulement au-delà du nombre 400. Pour les valeurs inférieures, on disait seulement *ihuan* (et)¹. Il apparaît ici que *ipan* est utilisé à partir du nombre trente. C'est donc en ce qui concerne les centimes que la désignation des valeurs monétaires appelle un commentaire. Or en 1970, on achetait des œufs avec 25 centimes, de la viande avec 50, et une pension alimentaire quotidienne coûtait 5 pesos. C'est donc dans le domaine des petits échanges quotidiens que l'on utilisait le plus le terme *tomi*, allié aux chiffres deux, quatre, six, huit.

La pièce de huit: un héritage arabe

L'invasion arabe atteignit l'Europe du Sud à partir de 640. Le dinar musulman, et son sous-multiple le dirhem, se répandirent alors dans tout l'Occident². Les pièces frappées par les califats d'Espagne se caractérisaient par le fait que l'unité se décomposait en pièces plus petites dont le poids était obtenu au moyen de divisions par deux, quatre, huit et seize. Ainsi, le peso d'argent des Almoravides se décomposait-il en *quirates* d'un gramme, dont le poids était divisé tout d'abord par deux (le demi-*quirate* pesait 0,25 g), puis par huit (le huitième de *quirate* pesait 0,12 g), et enfin par seize (le seizième de *quirate* pesait 0,06 g)³.

Ce système monétaire survécut longtemps en Occident du fait de la maîtrise des métaux précieux par les Arabes. C'est ce qui explique que le peso espagnol, au moment de la Conquête, ait conservé les mêmes sous-multiples que le dinar. L'unité monétaire était en effet le peso d'argent⁴, divisé en huit *reales* ou *tomines*. La monnaie de compte était le *peso de oro común* ou *peso de oro de tepuzque*, dont la valeur était fixée à 272 maravédis, et dont la subdivision ou *tomin*, valait 34 maravédis. Mais les pièces qui circulaient effectivement étaient des réaux d'argent. Le *real* possédait la même valeur que le *tomin de oro*

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

común, soit 34 maravédís. La pièce d'argent de 8 réaux (ou *real de a ocho*) était la monnaie réelle correspondant au *peso de oro común*, monnaie de compte. Les mots *real* ou *tomin* ont fini par s'employer indifféremment.

Ainsi, le terme *tomi* (qui signifie aujourd'hui « argent » chez les Indiens de langue nahuatl) possède-t-il une origine arabe et signifie-t-il « huitième »⁵ : c'est la huitième partie du peso.

Au cours de la période coloniale, la Nouvelle-Espagne connut la pièce de huit *reales* (nommée peso et traduite par le français « piastre »), celle de quatre (le *tostón*) et celle de deux (le *real de a dos*), et le *real* simple (*sencillo*). Le *real* lui-même se subdivisait à son tour en deux (le *medio* égal à 1/16 de peso), et en quatre (le *cuartillo* ou *cuartilla*, égal à 1/32 de peso). Voilà pour les pièces officiellement frappées. Au-dessous du quart de *real*, existaient d'autres pièces, de valeur purement locale ou régionale : le *tlaco* (du nahuatl *tlahco*, « moitié », valait la moitié d'un *cuartillo*, soit 1/8 de *real* ou 1/64 de peso). La moitié du *tlaco* (le *pilón*) valait 1/16 de *real* et 1/128 de peso. Je cite ces cas pour montrer que le système monétaire dans son ensemble était fondé sur les mêmes subdivisions par deux, quatre, huit et seize que la monnaie arabe.

Comment dans le nahuatl de l'époque aurait-on désigné les pièces de plusieurs *reales*? Deux *reales* sont *ome tomin* ; on reconnaît le *ome tomi* qui signifie de nos jours 25 centimes. Quatre *reales* seraient : *naue tomin* ; six *reales* : *chicuase tomin* ; huit *reales* : un peso ; dix *reales* : *matlactli tomin*. Le texte d'une pièce théâtrale rédigée au xvii^e ou au xviii^e siècle par un Indien d'Acolma, que nous avons traduit et étudié, dit : « Ca ynuquac atle tipiya *tomi* ynic titlahuanasque, ca yehuatzin techmotlaneuhtilia ; ma sihui totech tlayxtlapana ca yntla *se peso* tictlanehuilia *matlactomi* yc ticuepilia » (lorsque nous n'avons pas d'argent pour nous enivrer, elle nous en prête ; rapidement, grâce à nous, il se multiplie : si nous empruntons un peso, nous rendons dix *tomines*). Le texte fait allusion au prêt à intérêt d'une somme d'un peso (ou huit *tomines*)⁶.

La liste de la désignation des valeurs de référence par les Indiens actuels telle qu'elle est fournie ci-dessus, retrouve exactement les termes désignant les pièces de l'époque coloniale. Pour comprendre par quels mécanismes ces désignations ont survécu jusqu'à nos jours, il faut maintenant envisager l'introduction du système décimal au Mexique.

Le système décimal

Le 27 novembre 1867, un décret de Benito Juárez institua le système métrique décimal, y compris dans la frappe monétaire. Mais on parlait déjà du centime depuis quelques années, et Orozco y Berra put écrire en 1854 : « Il y a quelque temps avait été introduite dans le commerce une autre pièce imaginaire, le *centavo* ; le gouverneur ordonna par une circulaire que les comptes se fassent uniquement en pesos et *centavos*, innovation qui d'ici quelques années entraînera l'oubli des noms actuels et peut-être même une nouvelle division monétaire. Le *centavo* est la centième partie du peso et, en employant dans les comptes un seul chiffre et des décimales, on obtient une clarté et une rapidité plus grandes dans les opérations »⁷.

La deuxième moitié du xix^e siècle vit la coexistence de diverses monnaies.

Ainsi les pièces décimales frappées furent-elles de 5, de 10, de 25 et de 50 centimes. Or, il faut remarquer que tant que l'on conservait une pièce de 25 centimes, on pouvait continuer à compter la monnaie comme auparavant, en divisant le peso par huit : ainsi, la pièce de 25 centimes équivalait à celle de 2 *reales*, et celle de 50 centimes à celle de quatre *reales* ; la valeur de 75 centimes équivalait à six *reales*, et enfin un peso pouvait être désigné comme huit *reales*. Il faut remarquer que, jusqu'à nos jours, le dollar américain se subdivise en quatre, avec le « *quarter* » égal à 25 *cents*. De même, le Guatemala a-t-il conservé les pièces de 25 centimes.

Mais, au Mexique, la disparition des pièces de 25 centimes s'effectua graduellement. Un décret de 1897 autorisa tout d'abord la frappe de pièces de 20 centimes, mais sans supprimer celles de 25. Enfin, la réforme monétaire de 1905 ordonna la frappe de pièces de 10, 20 et 50 centimes, supprimant définitivement par là même celles de 25 centimes. Le Mexique entra officiellement dans un système monétaire purement décimal.

La synthèse populaire des divisions par huit et dix

C'est au xx^e siècle, dans les marchés régionaux, que les usagers mirent en œuvre une synthèse de leur héritage colonial et du système décimal. La désignation des valeurs monétaires dans le village de Xalpatlahuac en 1920 est significative de l'existence d'un tel processus ; les pièces frappées de 1, 5, 20, 50 centimes et de 1 peso ne portaient aucun nom particulier. Ce n'était pas le cas des valeurs de références qui suivent :

- 6 centimes (5 + 1) : *se medio (un medio)*,
- 12 centimes (5 + 5 + 1 + 1) : *se tomi*, en nahuatl ; un *real*, en espagnol,
- 25 centimes (20 + 5) : *ome tomi*, en nahuatl ; *dos reales*, en espagnol,
- 50 centimes : *naue tomi*, en nahuatl ; *cuatro reales*, en espagnol
- 75 centimes (50 + 20 + 5) : *chicuase tomi*, en nahuatl ; *seis reales*, en espagnol.

Cette liste montre que le peso continuait à être subdivisé en quatre parties équivalant à 25, 50 et 75 centimes, le terme *real* étant conservé par la population de langue espagnole et celui de *tomi* préféré par les Indiens. Dans un compte exact, un *real* colonial valait 12,5 centimes, mais il était impossible d'obtenir une telle valeur puisqu'il n'existait pas de pièce de 0,5 centime. On disait donc qu'un *real* valait 12 centimes, et que le *medio*, ou moitié de *real*, équivalait à 6 centimes.

En 1940, l'ethnologue B. Malinowski recueillit la dénomination des valeurs monétaires en usage dans la vallée de Oaxaca, parmi la population de langue espagnole⁸.

1 centime	<i>un vito</i>
3 centimes	<i>un cuartillo</i>
6 centimes	<i>un medio</i>
12,5 centimes	<i>un real</i>
25 centimes	<i>dos reales</i>
50 centimes	<i>cuatro reales</i> ou <i>un tostón</i>

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

En somme, les dénominations sont à peu près les mêmes que celles que la mémoire des informateurs m'a permis de recueillir à Xalpatlahuac. Il faut noter dans les deux cas la survivance de la subdivision coloniale du *real*, qui se divisait en effet, rappelons-le, en deux (le *medio*), puis en quatre (le *cuartillo*). En 1940, la population continuait à diviser le *real* par deux (6 centimes portant l'ancien nom de *medio*) et par quatre (3 centimes nommés *cuartillo*).

A Xalpatlahuac entre 1970 et 1980, la principale modification par rapport à 1940 est la disparition des subdivisions du *real* : ces dernières ne pouvaient en effet se calculer qu'à l'aide des pièces de un centime qui furent supprimées : aujourd'hui, on ne parle plus de *medio* (6 centimes), ni de *cuartillo* (3 centimes). Au-dessous de 25 centimes, le système décimal a gagné du terrain puisque la pièce de 5 centimes a reçu le nom de *quinto*, et celle de 10 centimes celui de deux *quintos*. Mais la subdivision du peso en deux, quatre et six a survécu, le terme préféré des Indiens étant celui de *tomi*, qui a par ailleurs acquis un sens général de « monnaie » ou « argent ». La principale valeur de référence reste 25 centimes : on dit qu'elle est égale à cinq *quintos* ; il y a deux fois 25 centimes dans 50, trois fois 25 dans 75 et quatre fois 25 dans un peso.

Pour expliquer l'existence de la désignation des centimes par les expressions « deux, quatre et six *tomi* », les villageois ont élaboré une exégèse locale (fig. 1) ; on désignerait 25 centimes par *ome tomi* (« deux monnaies ») parce qu'on obtient cette valeur au moyen de la juxtaposition de deux pièces de monnaies : l'une de 20 centimes et l'autre de 5 centimes ; 50 centimes seraient *naue tomi* (quatre monnaies) car il se compose de quatre pièces (20 centimes + 20 centimes + 5 centimes + 5 centimes) ; 75 centimes (six monnaies) sont obtenus avec six pièces (trois de 20 centimes et trois de 5 centimes). Un peso (huit monnaies) est l'addition de huit pièces (quatre fois 20 centimes et quatre fois 5 centimes). Et l'on peut continuer ainsi : un peso 25 centimes se dit *matlactli tomi* (dix monnaies) car il se compose de dix pièces ; le compte devient complexe et les villageois le présentent ainsi : deux fois *naue tomi* (quatre pièces) et une fois *ome tomi* (deux pièces).

Cette exégèse est aisément datable : elle est postérieure à la suppression de la pièce de 25 centimes, c'est-à-dire à 1905. C'est une rationalisation due à l'oubli des divisions monétaires coloniales et du sens primordial de *tomin* (fraction du peso). Elle se fonde sur le sens local et actuel de *tomi* qui signifie désormais « monnaie et pièce de monnaie ». L'existence d'une telle interprétation montre que les Indiens ne se contentent pas de conserver la tradition ; ils cherchent à l'expliquer et, inventent un système indéniablement fondé sur une façon de compter par deux, quatre, six et huit qui est d'origine coloniale.

Le phénomène que nous venons de présenter est assez semblable à celui que nous connaissons en France avec les « anciens francs ». Toutefois dans ce dernier cas, le passage des uns aux autres s'effectue par simple division ou multiplication par cent, dans le cadre du même système métrique. On conçoit que l'abandon d'une subdivision en huit parties au profit d'une subdivision en dizaines ait été plus difficile. Cependant, ce problème ne s'est posé que pour les petits échanges quotidiens. Nous allons envisager maintenant les opérations mentales, entièrement différentes, qui président aux comptes des grosses sommes.

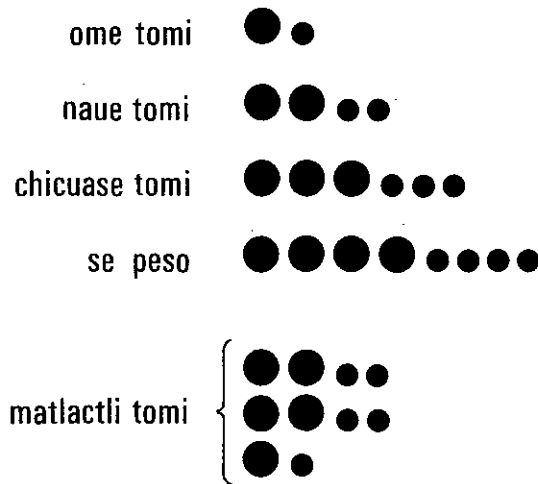


FIG. 1. — Les valeurs de référence de la monnaie à Xalpatlahuac en 1970. Combinaisons usuelles des pièces de 20 et 5 centavos ; noms des groupes valant 25, 50, 75, 100 et 125 centavos.

Les gros comptes

A Xalpatlahuac, comme dans tous les villages indiens de la région de Tlapa, les grosses dépenses sont réalisées à des occasions bien précises. Dans le domaine familial, celles-ci sont les mariages et les enterrements. Toutefois les sommes en jeu y restent modestes par rapport à celles qui sont maniées lors des fêtes civiles et religieuses. Les « majordomies », groupes de dévotion voués à un saint patron, recueillaient vers 1970, à l'occasion des fêtes patronales, des sommes de plusieurs centaines de pesos. Un capital variant entre quelques dizaines et quelques centaines de pesos était remis par le majordome sortant à son successeur. Celui-ci disposait d'une année pour l'investir dans le commerce ou le prêt à intérêt. Juste avant la fête patronale, les membres de la majordomie se réunissaient pour compter l'argent, qu'ils divisaient en deux parties, l'une (le capital), remise au nouveau majordome, l'autre (les bénéfices), dépensés en l'honneur du saint. C'est à ces occasions, liées au « système des charges » des communautés indiennes, que les plus gros comptes monétaires étaient — et sont toujours — effectués.

Toutefois, les majordomies étaient de taille inégale, et un grand nombre d'entre elles ne maniaient que des capitaux modestes. En comparaison, la fête principale du village était un événement exceptionnel : une semaine de festivités dédiées à un Christ de la Passion dénommé saint Enterrement, patron réputé très miraculeux, attirait de nombreux pèlerins dont les offrandes étaient recueillies par un responsable annuel nommé *fiscal*. Celui-ci, avec l'aide de ses assistants, recevait les dons des fidèles en argent, en céréales et en bétail. Il rassemblait tout le numéraire dans une caisse, elle-même rangée dans un « coffre-

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

fort » muni d'une clef et situé à l'intérieur de l'église. A l'issue de la fête, le *fiscal* et ses assistants, auxquels se joignent le conseil municipal et les anciens ou *principales*, ouvrent le coffre-fort, et en retirent la caisse qu'ils emportent dans la salle de la mairie. C'était là que prenait place le compte des sommes recueillies qui s'élevaient à plusieurs milliers de pesos, destinées à financer de grosses dépenses de prestige du village (réfection de l'église, construction d'une fontaine, embellissement de la grand-place...). J'ai choisi d'analyser ce compte en raison de sa grande complexité ; il se déroule cependant de la même façon que les comptes plus simples réalisés par les majordomies.

Les comptes des aumônes

La figure 2 montre quelques personnes agençant des piles de pièces de monnaie, sous les ordres du président municipal, debout, à gauche ; sur la droite la caisse qui a servi à abriter le numéraire ; sur des bancs adossés aux murs, les anciens ou *principales* qui assistent à l'opération. La présence de nombreux témoins est un élément clef de l'opération. Il leur faut pouvoir témoigner face au village du montant de la somme recueillie. Le compte dure tout un après-midi.

On peut également observer la disposition des pièces. Celles-ci sont mises en tas, par valeur : on peut faire un tas de cinq ou de dix pièces, que ces pièces soient de 20, de 50 centimes ou de un peso. On obtient ainsi des totaux variés ; en haut à gauche, on aperçoit clairement quatre tas de pièces : l'un est composé de dix piles de dix pièces brillantes de un peso (totalisant 100 pesos) ; les autres sont formés de pièces noires de 20 centimes : l'un a vingt piles de cinq pièces (soit 20 pesos) et les deux autres vingt piles de dix pièces (soit 40 pesos chacun). En bas à droite, on aperçoit un très gros tas de forme rectangulaire de pièces brillantes : il est composé de pièces de un peso empilées par dix et représente plus de 500 pesos. Il apparaît sur la photographie que les rangées de cinq piles de pièces sont privilégiées, bien qu'il existe des rangées de dix. Les billets sont pour leur part mis en liasses de dix, elles-mêmes rangées par paquet de dix.

Ces rangées de piles et ces paquets de liasses sont ordonnés de façon à constituer des gros tas. La valeur de ces derniers dépend de la somme totale que les participants s'attendent à recueillir. Dans les majordomies, les Indiens font des tas de 100 pesos. Ici, comme les sommes recueillies sont beaucoup plus considérables, les tas sont de 1 000 pesos. La photographie montre un tel tas déjà constitué en bas à droite. On peut remarquer un tas en voie de constitution en haut à gauche, et voir un homme en train de rajouter des billets dans ce tas. Dans le même temps, un troisième tas a été commencé en haut à droite.

Chacun de ces tas de 1 000 pesos comporte des pièces et des billets de toutes valeurs : plusieurs personnes se mettent, simultanément, à construire plusieurs tas, en prenant soin de les composer de pièces et de billets de toutes sortes. Et une fois terminés, ces tas doivent présenter un aspect à peu près semblable. Ainsi les tas se « lisent-ils », selon le terme employé localement, et tous les assistants peuvent-ils additionner les piles et les liasses composant les gros tas, puis ces derniers. Cette « lecture » est très importante. Un même terme nahuatl (*pohua*) signifie en effet à la fois « lire » et « compter ». Le *Dictionnaire* de Molina du XVI^e siècle précise même : « *pohua* : compter un compte ou un



FIG. 2. — Le compte des aumônes à Xalpatlahuac en 1970. Le tireté blanc tracé sur la photographie, en bas à droite, sépare les deux principaux tas d'argent.

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

nombre, ou raconter un procès ou une histoire, ou lire, ou rendre ses comptes de majordomie pour le majordome, ou des choses semblables». Il est remarquable de constater que, dès cette époque, la lecture et le compte étaient intimement associés aux festivités publiques des majordomies.

Le compte d'une grosse somme demande en effet une série de mécanismes complexes. De nos jours, dans notre société qui pousse à l'extrême les opérations arithmétiques, et dans le cadre spécialisé d'une banque, on compte les pièces et les billets en les séparant par valeurs, et en les classant par paquets et liasses de dix et de vingt. Puis on multiplie, à l'aide d'une calculette, le nombre de paquets et de liasses par la valeur du numéraire afin d'obtenir la somme totale. Même dans un environnement aussi spécialisé, l'opérateur doit fractionner la somme totale pour pouvoir calculer plus aisément. Le fractionnement d'une somme était encore plus nécessaire lorsque l'on ne disposait pas de moyens électroniques. Il existe cependant de nombreuses façons de fractionner une somme.

Le fractionnement précolombien par multiples de vingt

Avant la Conquête, les anciens Aztèques comptaient par vingt et multiples de vingt, ainsi que l'expliquait très clairement Fray Alonso de Molina en 1571 : « Dans notre langue nous avons trois nombres plus importants qui sont dix, cent et mille. Dans la langue mexicaine, il y a aussi trois nombres plus importants qui sont vingt, quatre cents, huit mille »⁹. *Puualli* (vingt) était multiplié par deux (40), trois (60) jusqu'à vingt fois vingt qui fait quatre cents ; ce nombre était appelé *tzontli* (cheveux). On le multipliait alors par deux (800), trois (1 200), jusqu'à vingt fois quatre cents qui fait huit mille. *Xiquipilli* (sac, panier) était le nom donné à ce dernier nombre qui se multipliait à son tour par un, deux, trois, etc. Dans la société aztèque, on comptait notamment les tributs offerts à l'empereur (pièces de tissu,alebasses remplies d'or) et les graines de cacao qui servaient de monnaies. Comme valeur de référence, le terme *centzon* (« une fois 400 ») évoquait une grande quantité d'objets. Il était couramment utilisé devant un adjectif dans un sens superlatif.

Le *Codex Sierra*, livre de compte établi par les Indiens de Oaxaca au xvi^e siècle, montre qu'à cette époque les Indiens continuaient de compter la monnaie par vingtaines. Il offre en effet deux représentations de pièces : l'une, de petit diamètre, porte le chiffre 8 ; elle symbolise le tas ou la pile de *reales* formant un peso. L'autre, de plus gros diamètre et barrée d'une croix de Jérusalem, symbolise un tas de vingt pesos. Il n'y avait aucune autre valeur de référence que la « pièce de huit » et le tas de vingt pesos. Il faut noter en particulier que dix pesos étaient figurés par dix pièces de un peso placées côte à côte, et non au moyen d'un symbole spécifique.

Le fractionnement en huit et cent (Mexico, 1863)

A la suite d'une expédition française au Sonora, en 1854-1855, Ernest Vigneaux publie ses souvenirs¹⁰. On y trouve une saisissante description ethnographique de la façon de compter l'argent dans les maisons de commerce de la ville de Mexico. Avant de la reproduire, il faut préciser que le *centavo* n'était

encore qu'une monnaie imaginaire, tandis que les pièces maniées par les comptables étaient typiques de la période coloniale : c'était le *real* et ses multiples (la *peseta* qui valait deux *reales* et le *medio peso* qui en valait quatre) ; les subdivisions du *real* étaient le *medio*, le *cuartillo* et le *tlaco*.

Le sac est vidé sur une table, les pièces de toutes valeurs sont là, pêle-mêle, en un tas placé à la gauche de l'opérateur. Celui-ci ne s'amuse point à les trier, à en former des piles, comme ne manque pas de faire naïvement un nouveau débarqué, non ; il met ses cinq doigts en mouvement et attire à lui tout ce qui se présente indistinctement, jusqu'à concurrence de huit réaux, soit une piastre. « huit, un » dit-il alors, en repoussant vers sa droite la petite fraction, destinée à devenir la base d'un nouveau tas qui ira grossissant à mesure que l'autre diminuera. Puis il continue : « Huit, deux ; huit, trois ; huit, quatre ». Et *pesetas*, *reales*, *medios*, *cuartillos*, comme ils arrivent, passent sous sa main fiévreusement agitée, allant ainsi de l'inconnu au connu par un phénomène de prestidigitiation souvent admirable. Les pianistes de l'école de Liszt feraient d'excellents garçons de recettes là-bas, et je ne doute pas que certains caissiers de maisons mexicaines, qui ont acquis un doigté prodigieux à cet exercice journaliers, ne fissent au besoin de magnifiques pianistes, mélodie à part¹¹.

On trouve là l'un des fractionnements de base qui permet le calcul : le peso (ou piastre) de huit réaux. Pour parvenir à ce premier compte, le caissier doit additionner mentalement des pièces inférieures aux réaux (*medios*, *cuartillos* et *tlacos*) et des pièces supérieures (de un, deux et quatre réaux), de façon à parvenir à la somme de huit réaux. A cette première « valeur de référence », s'en ajoute une autre :

Dans le commerce, les paiements se font par *talegas* de cent à cinq cents piastres et, à moins qu'un contrat n'ait spécifié à l'avance la qualité des espèces, ces sacs ne contiennent guère que pesetas et réaux, avec quelques échantillons des autres pour la curiosité du fait. Ces valeurs sont fort encombrantes, aussi les recouvrements sont-ils accompagnés d'une caravane de *peones*, hommes de peine, chargés de *talegas*, ce qui vous reporte en esprit au temps de Lycurgue ou tout au moins de Panurge¹².

La deuxième valeur de référence dans le processus de comptabilisation est donc le tas de cent pesos. C'est pourquoi le caissier compte « huit, un ; huit, deux » jusqu'à « huit, cent ». Et l'on peut imaginer que pour remplir une *talega* de cinq cents pesos, il fait cinq tas de cent pesos. La *talega*, sacoche plate, aujourd'hui utilisée dans le Mexique rural pour le transport d'argent aussi bien que pour les semailles, est donc ici la forme mexicaine de la « bourse » remplie d'une somme précise, qui prévalait en Occident. Il faut noter les différences entre ces deux valeurs de référence : la première (le tas de huit réaux égal à un peso) est donnée par les contraintes monétaires de l'époque ; la seconde, le tas de cent pesos, est fondée sur le volume moyen des transactions commerciales à l'œuvre : c'est une donnée sociale. D'autre part, le tas de huit réaux est obtenu par une addition de multiples de deux, du fait de la division en huit du peso. A l'inverse, le tas de cent pesos est entièrement fondé sur le système décimal. Le compte se fonde donc sur deux systèmes : la division en huit héritée des Arabes et celle en dix qui prévaut en Occident.

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

Le fractionnement en rangées de cinq, dix et vingt et en tas de mille (Xalpatlahuac, 1970)

Analysée à l'aide des mêmes catégories que les fractionnements précédents, la comptabilisation pratiquée à Xalpatlahuac présente des différences notables. Les deux valeurs de référence choisies sont la base décimale et le tas de mille.

Les pièces sont d'abord triées par valeur, puis mises en piles de cinq ou dix, elles-mêmes placées en rangées de cinq ou dix : il n'y a pas trace, dans cette façon de faire, du compte en *tomi* qui prévaut dans les petits échanges. Nous avons en effet montré plus haut que les sommes de 25, 50 et 75 centimes continuaient jusqu'à nos jours à recevoir des noms d'origine coloniale (deux, quatre et six *tomi*). On aurait pu penser qu'il en allait de même pour le compte de grosses sommes. En réalité, c'est l'absence de pièces de 25 centimes qui rend impossible cette façon de procéder. Pour additionner quatre fois 25 et obtenir un peso, il faudrait mélanger dans une même pile des pièces de 20 centimes et d'autres de 5 centimes. Cette solution, possible sur le plan théorique, est sans doute trop compliquée pour être mise en œuvre. De plus, elle ne concernerait que les pièces inférieures à un peso, puisque, au-dessus, le compte s'effectue nécessairement sur une base décimale.

Cependant, cette première valeur de référence servant au fractionnement de la somme totale frappe par son caractère fluctuant. On est loin de comptes bancaires s'appuyant sur des valeurs uniformes. A Xalpatlahuac, telle pile contient cinq pièces, telle autre dix ; telle rangée renferme cinq piles et telle autre dix. Les « sous-tas » présentent des disparités si importantes que l'un d'entre eux qui atteint 500 pesos peut voisiner avec un autre de 30 pesos. L'ensemble est si peu clair qu'il demande une certaine habitude pour être « lu ». En fait, il semble que la logique du compte réside bien plus dans la nécessité d'obtenir un tas de 1 000 pesos d'une part, et de mélanger, au sein de ce tas, des pièces et des billets de toutes valeurs. Autrement dit, cette première valeur de référence, décimale, semble subordonnée à la disposition générale en gros tas de mille. Ce deuxième fractionnement est fondé sur une estimation de la somme globale. Cette dernière est alors divisée par mille pour obtenir le nombre de tas qu'il faut prévoir de constituer. Dans les majordomies, l'opération est la même, mais fondée sur le nombre cent.

Les antécédents du fractionnement en usage à Xalpatlahuac

La première valeur de référence, décimale, utilisée à Xalpatlahuac est entièrement différente de celle que présentait le texte de 1863. Pour ce dernier, la première phase de l'opération consistait à faire des tas de huit réaux. C'était une étape obligatoire dans le cadre d'un système monétaire fondé sur la « pièce de huit », comme le prouve le fait que le *Codex Sierra* partait de la même unité de compte. Dans le cadre du même système monétaire colonial, la première étape, semblable, consistait à réunir des pièces de différentes valeurs pour former un tas ou une pile valant un peso. L'abandon du peso colonial, au début du xx^e siècle, a entraîné du même coup l'oubli de cette première étape, qui avait prévalu pendant quatre siècles, au profit de ce compte purement décimal mis en œuvre aujourd'hui à Xalpatlahuac.

La deuxième valeur de référence des Indiens du village est le gros tas (de cent ou mille pesos selon l'importance de la somme attendue). Nous reconnaissons la deuxième unité de compte du texte de 1863 : la *talega* de cent pesos. Un tel fractionnement, typique de l'ancien régime, préside donc encore aux comptes de Xalpatlahuac. Si nous nous reportons au *Codex Sierra*, nous nous apercevons qu'à cette époque les Indiens n'avaient pas encore adopté ce type de tas fondé sur le système décimal : ils comptaient encore par vingtaines, comme le voulait la numération nahuatl.

Dans les deux valeurs de référence utilisées dans le village, il n'y a plus trace du compte précolombien par vingtaines. La numération nahuatl est toujours utilisée, mais elle est dissociée du compte monétaire. Le nombre de quatre cents (*centzon*), qui évoquait jadis une grosse quantité d'objets, possède encore cette signification, mais dans des domaines qui n'ont rien de commun avec la monnaie : encore de nos jours, dans la région de Tlapa, on nomme le cœur du massif montagneux (en espagnol *la montaña*) : *centzon cuahyo* (400 forêts) et les plus âgés montrent qu'ils comprennent parfaitement le sens de cette expression en expliquant que les arbres sont « nombreux comme des épis de maïs ou des cheveux ».

Sans pouvoir retracer avec certitude le déroulement précis du processus de transformation des façons indiennes de compter, nous sommes en mesure de signaler quelles furent en être les principales étapes : au début de la colonisation, l'adoption des subdivisions monétaires en huitièmes a entraîné un compte de la monnaie par deux et multiples de deux ; le compte par vingtaines, d'origine précolombienne, a cédé la place à un compte décimal, à des dates sans doute différentes selon les régions et que nous sommes incapables de déterminer ; le fractionnement d'une somme en tas de cent pesos, sur le modèle de la *talega* ou de la « bourse » européenne, a représenté un moment important ; enfin, au xx^e siècle, la disparition des subdivisions monétaires en huitièmes a permis la généralisation du système décimal à la totalité des étapes dans le compte d'une grosse somme.



Pour les petits comme pour les gros comptes, la population de Xalpatlahuac tend à compter par valeurs de référence, c'est-à-dire par sommes investies d'un certain sens social. Ainsi, la valeur de 25 centimes constitue la référence importante dans les échanges courants, pour des raisons historiques qu'il convient de chercher dans les subdivisions coloniales du peso. En ce qui concerne les gros comptes, la valeur de référence varie de cent à mille pesos. Non seulement celle-ci permet de compter des sommes, mais elle est investie d'un sens social très complexe : c'est grâce à cette valeur que l'on mesure l'importance d'un capital monétaire et des dépenses rituelles, c'est-à-dire en fin de compte le prestige local d'un saint patron et, par voie de conséquence, de la majordomie ou du village consacré à sa dévotion.

Le caractère éminemment social du compte monétaire explique l'existence de deux façons différentes de compter les petites et les grosses sommes. Dans les petits échanges courants, la population manifeste une résistance obstinée à l'adoption du système décimal et continue à fractionner le peso en quatre par-

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

ties. En revanche, les gros comptes s'effectuent sur une base purement décimale. Ainsi, deux opérations mentales peuvent coexister au sein d'une même société pour résoudre un problème arithmétique apparemment semblable.

Les valeurs de référence elles-mêmes ne disparaissent pas, mais acquièrent des sens sociaux spécifiques : comme les Aztèques, les Indiens de Xalpatlahuac continuent à compter par vingtaines, ils se réfèrent même toujours au nombre quatre cents pour qualifier une grosse quantité, mais ces nombres ne servent plus à compter la monnaie. Dans ce domaine, ils sont été remplacés par d'autres valeurs d'origine coloniale qui manifestent à leur tour une pesanteur sociale et résistent aux nouvelles références véhiculées par la monnaie étatique. Autrement dit, c'est dans les valeurs de référence que se situe la mémoire de la société.

Mais cette mémoire s'exprime de façon paradoxale : on ne peut nier l'aspect archaïque des comptes en *tomi* — fondés sur les anciennes subdivisions du dinar arabe — et des tas de cent et de mille — qui rappellent les *talegas* mexicaines et les « bourses » européennes. Et pourtant, les façons de compter, que l'on peut aisément dater en référence au système monétaire national, frappent par leur modernité : elles se sont en effet constituées depuis le début du xx^e siècle. C'est alors seulement que se sont formées les équivalences entre les subdivisions du peso colonial et les centimes, aussi bien que l'explication locale et leurs dénominations. C'est également notre siècle qui a vu l'adoption d'un compte purement décimal des grosses sommes. Le compte monétaire offre au chercheur des facilités de datation qui sont assez exceptionnelles en anthropologie. Peut-être doit-il nous pousser à considérer avec prudence d'autres archaïsmes apparents dus à la vitalité des sociétés indiennes, qui ne cessent d'innover et d'actualiser leurs traditions dans le cadre de leurs relations avec la société nationale.

Danièle DEHOUE
Université Paris X - CNRS

NOTES

* L'intérêt de ce sujet ainsi que les principales références bibliographiques m'ont été suggérés par Jean-Pierre Berthe. Qu'il soit remercié de sa contribution irremplaçable à cet article.

1. Fray Alonso DE MOLINA, *Vocabulario nahuatl-castellano, castellano-nahuatl* (1571), México, Éd. Colofón, 1966, pp. 259-277.

2. Pierre VILAR, *Or et monnaie dans l'histoire, 1450-1920*, Paris, Flammarion, 1974, p. 39.

3. ANTONIO VIVES Y ESCUDERO, *Monedas de las dinastías árabe-españolas*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1893, p. LXXI.

4. D'après une communication personnelle de J.-P. Berthe.

5. De l'arabe « tamin » : huitième.

6. Il faut remarquer l'expression *matlactomi* : les Aztèques ne comptaient pas toutes les choses de la même façon ; des objets ronds comme des pierres se comptaient de la façon suivante : *centell* (litt. une pierre) et ainsi de suite. Pour les choses placées les unes sur les autres, on disait : *centlamantli*, et l'on pourrait continuer ainsi à détailler d'autres cas. L'expression *matlactomi* signifie que, grammaticalement, *tomi* tient la place qu'avaient dans nos exemples *tell* et *tlamentli*. Aujourd'hui, cette forme a été abandonnée et l'on dit simplement *matlactli tomi*.

7. Manuel OROZCO Y BERRA, « Moneda en México », *Diccionario Universal de Historia y Geografía*, México, 1854, t. V, p. 936, cité par Elia RAMIREZ BAUTISTA, *La monnaie au Mexique pendant le XIX^e siècle*, Paris, Mémoire de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique latine, 1974.
8. Bronislaw MALINOWSKI et Julio DE LA FUENTE, *Malinowski in Mexico. The economics of a Mexican market system*, avec une introduction par Susan Drucker-Brown éd., Londres-Boston-Melbourne-Henley, Routledge and Kegan Paul, 1982, p. 145.
9. Fray A. DE MOLINA, *op. cit.*, p. 259.
10. Ernest VIGNEAUX, *Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique, 1854-1855*, Paris, Hachette, 1863.
11. E. VIGNEAUX, *op. cit.*, pp. 292-293.
12. *Ibid.*, pp. 292.